

LES DEUX PROBLEMES DE LA LIBERTE HUMAINE.

La conception philosophique de la liberté humaine se rattache, au moins depuis Platon, à deux problèmes extrêmement différents, et c'est le fait que bon nombre de penseurs ne les ont pas nettement distingués dans leurs analyses qui a rendu la notion de liberté une des plus confuses du vocabulaire philosophique.

x Le premier problème de la liberté est celui qui lie cette notion à celle de responsabilité. Si certains êtres sont considérés comme des agents dans le domaine moral, s'ils peuvent faire l'objet d'une appréciation morale favorable ou défavorable, si on peut les louer et les blâmer, si on les distingue des objets ou d'autres êtres que l'on considère comme irresponsables, c'est parce qu'ils possèdent la liberté. C'est la liberté qui distinguerait les hommes du reste de la nature, c'est elle qui donnerait à l'homme la qualité d'agent et accorderait la valeur d'un acte à ce qu'il réalise. Dans la nature, soumise à des lois nécessaires, il n'y aurait que des phénomènes. L'être libre, soumis à des normes éthiques, possède seul la faculté de poser des actes. La liberté, ainsi conçue, ne rend pas l'homme bon, ne le détermine pas à agir conformément à une certaine règle, mais lui accorde la condition indispensable sans laquelle il n'y a ni moralité ni immoralité, c'est elle seule qui lui permet d'agir (d'une façon morale ou immorale), qui donne un sens à toute appréciation éthique, éloge ou blâme, qui rend significatifs le châtement comme la récompense. Seul l'homme serait libre dans la nature, parce que seul „il fait ce qu'il veut”, que ses actes dépendent de sa volonté et ne sont pas le résultat d'un simple automatisme. Ce sont des considérations sur le caractère spécifique de cette volonté qui ont conduit plusieurs philosophes à concevoir la liberté sous la forme du libre-arbitre. La liberté ainsi conçue ne serait pas un idéal moral (quoiqu'elle permette de distinguer l'homme des autres êtres), mais une condition de fait qui est indispensable pour pouvoir juger l'homme, qui lui permet de mériter, mais aussi de démériter. On ne peut dire à l'homme „tâche d'acquérir le libre-arbitre”, parce que, pour ceux qui l'admettent, l'existence du libre-arbitre est considérée comme une condition préalable à l'admission ou au rejet de toute règle de conduite. On ne pourrait priver un homme de son libre-arbitre qu'en le privant de sa qualité d'agent moral, en faisant de lui une chose ou un être irresponsable, que l'on ne peut donc ni louer ni blâmer. Il ne s'agit plus, pour lui, de reconquérir son libre-arbitre car, ne le possédant pas, il ne peut plus agir, il ne peut que subir. Si des conditions indépendantes de sa volonté lui permettent de retrouver son libre-arbitre, il s'agit là, au point de vue moral, d'un fait où le rôle du sujet, et son mérite, ne sont pas plus grands que lors de sa naissance.

A cette première conception de la liberté, qui la rattache au problème de la responsabilité, Platon a opposé une conception toute différente qui répond au problème „Comment l'homme doit-il se conduire pour être libre?”. La liberté n'est plus une condition, mais un idéal de l'action, l'idéal moral par excellence. L'homme libre est moral, par définition. Parti de la différence juridique et sociale existant entre l'homme libre et l'esclave, Platon a créé, par analogie, un idéal de liberté d'après lequel seules certaines façons de se conduire, celles qui sont „meilleures”, conviennent à un homme libre. La liberté, ainsi conçue, devient un idéal moral qu'il faut chercher à réaliser. Cet idéal, cette liberté, on peut chercher à l'acquérir, on peut la perdre et la retrouver. Elle coïncide, dans toutes les conceptions monistes de l'éthique, avec une façon de vivre que l'on approuve, avec un idéal moral précis que tout homme libre doit avoir réalisé. Cet idéal de liberté ressemble, quant à ses origines historiques, à l'idéal de noblesse, qui est également dérivé de la distinction sociale qui existait entre les nobles et les vilains. Mais on peut se demander pourquoi, alors que personne ne penserait à traiter comme un seul problème celui de la liberté, condition de la responsabilité, et celui de la noblesse morale, on n'hésite pas, très souvent, à considérer comme un seul problème philosophique les deux problèmes, très différents, qui se rattachent à la notion de liberté.

Il existe, en effet, un biais, par lequel les deux problèmes se tiennent. Dans la mesure où l'on considère que le bien, fin de la volonté, lie celle-ci comme le vrai, fin de la connaissance théorique, lie notre raison, dans cette même mesure le grand problème de la philosophie morale consiste à déterminer ce bien, à diriger la volonté dans le sens où elle *doit* aller, et à considérer comme des obstacles, extérieurs à cette volonté, tout ce qui l'empêche d'agir librement afin de réaliser son bien véritable. L'homme n'est plus libre parce qu'il fait ce qu'il veut, mais parce qu'il fait ce qu'il doit faire. Cette conception restreint la liberté, conçue comme condition de la responsabilité, et d'après laquelle la volonté humaine possède un pouvoir égal de bien et de mal agir, en une liberté, conçue comme idéal qui rattache la volonté humaine à un bien déterminé, dont elle ne peut s'écarter que par des influences qui l'asservissent à ce qui n'est pas le „moi” véritable.

C'est cette double problématique de la liberté qui explique le double courant qui a opposé, pendant des siècles, les penseurs insistant sur la première conception de la liberté à ceux qui mettaient l'accent sur la seconde. Conduits par la logique même de leur attitude, ceux qui insistaient sur le problème du libre-arbitre ne pouvaient pas présenter un idéal de liberté qui limiterait dans un sens la volonté humaine. Ceux qui présentaient un pareil idéal étaient amenés à réduire d'autant l'indétermination de cette volonté; de même, les philosophes qui présentaient une conception déterministe de l'univers ne pouvaient admettre que leur système fût privé de cette valeur éminente que, traditionnellement, on accorde à la

liberté humaine et, niant le libre-arbitre, ils étaient d'autant plus portés à développer un idéal de liberté.

Les considérations qui précèdent auraient peut-être paru oiseuses si, surtout depuis Bergson, beaucoup de philosophes n'avaient traité de la liberté humaine comme si une même solution avait pu résoudre les deux problèmes dont nous avons cherché à souligner la différence. La même conception de la liberté qui servira à distinguer l'homme des objets et des êtres dépourvus de responsabilité devient une valeur à sauvegarder, qui confère à l'acte libre une prééminence sur celui qui n'exprime pas le „moi profond” de l'agent. Sans le dire expressément, on sous-entend la valeur éminente de tout „moi profond”, quel qu'il soit, car ce qui caractérise cette conception, c'est l'indétermination complète dans laquelle elle laisse ce „moi profond” auquel elle confère néanmoins une supériorité incontestée. On ne sait plus si la liberté consiste dans un fait, condition de toute appréciation, ou au contraire, dans un idéal qu'il faut chercher à réaliser. C'est cette ambiguïté qui permet de parer la liberté de tous les prestiges et d'en faire, à la fois, l'essence de la condition humaine et un idéal qu'atteint uniquement l'homme qui réalise sa personnalité et, partant, se conduit moralement.